

# FEMMES DANS UN PAYSAGE<sup>1</sup>

---

Micheline Dumont  
Université de Sherbrooke

## RÉSUMÉ

*Bien qu'à première vue, il ne semble pas qu'on puisse associer les femmes à un paysage, il est possible pourtant de faire une lecture différente de l'environnement. On trouve ainsi des aperçus inédits qui permettent de regarder autrement les paysages de l'Estrie. En effet, l'espace humain est marqué par le genre, c'est-à-dire par l'ensemble des normes, prescriptions, habitudes, symboles qui constituent la vie sociale. Ainsi, l'auteure observe dans cet article l'évolution du paysage rural, du paysage urbain, du paysage institutionnel en tentant d'y déceler les images de la vie des femmes. Quelques clichés radiographiques permettent d'observer les valeurs collectives à travers les images. L'auteure termine en exposant quelques expériences intéressantes pour intégrer les femmes aux paysages.*

## ABSTRACT

While it may not seem possible at first glance to associate women with a landscape, the environment can nonetheless be read differently. This yields unusual insights that lead us to see the landscapes of the Eastern Township from another perspective. Human space is marked by way of life, i.e., the entire set of norms, dictates, customs, and symbols that make up social existence. The author observes in her article the evolution of rural, urban, and institutional landscapes, seeking images of women's lives. Some "X-ray" snapshots are used to observe communal values as revealed in the images. In conclusion, the author presents some interesting experiments for integrating women to the landscape.

---

Par une sorte de convention un peu mystérieuse, nous associons spontanément le concept de paysage à une portion de territoire où sont mis en vedette des éléments de la nature (lacs, montagnes, forêts, prairies) et des spécimens matériels de la présence humaine (maisons, granges, routes, phares, quais, pylônes). Les plus célèbres « paysages », créés par le pinceau des artistes ou captés par l'objectif des photographes, ne présentent qu'exceptionnellement des personnages,

le plus souvent formes anonymes dans les carrioles, sur les plages ou les places publiques. À première vue, il est difficile d'associer les femmes à un paysage. Rendez-vous dans les galeries d'art : les paysages sont déserts de présence humaine en général et surtout, de présence féminine. Rendez-vous dans les réserves de photographies des archives publiques ou privées. Vous y trouverez de longues litanies d'églises, de presbytères, de gares, de magasins, d'hôtels, de palais de justice, de rues principales; des photographies aériennes de villages et de rangs; des cartes postales maladroitement coloriées. Dans ces lieux anciens, peu ou pas de personnages, et surtout, presque jamais de femmes. Nous avons déjà trouvé dans un dépôt d'archives la photographie d'une fillette de trois ans. La légende dit : « Fille de monsieur Un tel, qui deviendra l'épouse du Juge Un tel ». Pauvre petite fille, sans identité personnelle, sans même un prénom, et sans destin digne de passer à l'histoire! Comment pourrait-elle se retrouver dans un paysage? Tous ces paysages, au demeurant, ont maintenant disparus. Ils représentent le plus souvent des images d'autrefois.

Dans les sociétés d'histoire, s'intéresse-t-on aux paysages? Ma foi, oui! On recherche les vieilles photographies, on prépare des parcours patrimoniaux, on identifie les lieux historiques, on compare les paysages d'autrefois avec les photographies d'aujourd'hui. Ce sont, pourrait-on dire, les paysages de l'histoire. Et que peuvent nous apprendre les paysages de l'histoire? Nous avons voulu tenter l'exercice de faire apparaître la vie des femmes, autant dans les paysages de l'histoire que dans ceux d'aujourd'hui.

« Les sociétés façonnent leurs milieux de vie et, en retour, ceux-ci forgent leurs habitants. Lieux et milieux de vie témoignent en ce sens des rapports sociaux, notamment des rapports de genre, qu'ils contribuent à renforcer et à reproduire » nous dit l'architecte Denise Piché.<sup>2</sup> Qu'est-ce qu'un rapport de genre, me direz-vous? Il vaut la peine de s'arrêter à cette expression. En effet, l'espace humain est marqué par le genre, c'est-à-dire par l'ensemble des normes, des prescriptions, des habitudes, des symboles qui constituent la vie sociale et assignent des rôles différents aux hommes et aux femmes. Tous ces éléments évoluent à travers le temps et il est possible de retracer leur fonction dans le passé. Les images d'autrefois, à travers les paysages, permettent de saisir des instantanés de ce qui constituait la vie des femmes; quelques clichés radiographiques qui permettent d'observer les valeurs collectives à travers les images. « Comme les structures sociales, les structures environnementales ne sont pas figées dans le temps » explique encore Denise Piché. « Elles sont constamment transformées, aménagées, réaménagées en interaction

avec les transformations de la société ».<sup>3</sup> On trouve ainsi des aperçus inédits qui permettront de regarder autrement les paysages, ceux de l'Estrie comme ceux de toutes les régions du Québec. Pour vous présenter ces images, nous n'avons fait aucune recherche originale. Nous vous proposons plutôt une nouvelle manière d'examiner l'histoire, ce qu'exprime mon ouvrage « Découvrir la mémoire des femmes ».<sup>4</sup> Puisque les femmes sont dans l'histoire, sans doute est-il possible de les retrouver dans les paysages qui nous semblent familiers, par le moyen de quelques déductions. Nous tenterons trois coups d'œil à travers trois univers de notre histoire : le monde rural, le monde urbain et certains éléments du paysage institutionnel.

### **Le paysage rural**

Il y a un siècle, un dicton parcourait les campagnes du Québec : « Tant va la femme, tant va la ferme ». Parce qu'une ferme familiale, c'était bien davantage que des arpents de labours et de pâturages, des bâtiments et des clôtures. À cette époque, nous ne nous posions pas la question : Est-ce qu'une femme doit travailler? Les femmes sont soumises à la règle économique venue, semble-t-il, de la nuit des temps: une femme DOIT travailler pour assurer la vie quotidienne de la famille et la liste de ses besoins est interminable. À la campagne, son rôle est essentiel à tous les niveaux de la vie rurale. Examinez bien le paysage : une ferme n'est pas complète sans son potager et son indispensable compagnon, le caveau à légumes, sans le poulailler, le four, la cuisine d'été (rallonge obligée de toutes les maisons), les plates bandes autour de la maison, tous des lieux où s'activaient les femmes. La fumée monte de la cheminée : qui pensez-vous entretient le feu? L'absence de fils électriques nous permet d'imaginer les bougies qu'il faut fabriquer, les lampes qu'il faut nettoyer et remplir, les essoreuses à manivelle, les fers et les bouillottes qui chauffent sur le tablier du poêle, les blocs de glace qu'il faut transporter, les cuisinières qu'il faut nettoyer. Certains éléments sont plus fugitifs: draps étendus sur l'herbe ou suspendus à la corde à linge; rangées de tomates qui mûrissent au soleil et attendent l'heure des marinades; châssis doubles appuyés sur la véranda qu'on se dispose à laver avant l'arrivée des grands froids; tas de lin qu'on se prépare à brayer; parfois un rouet sur la galerie, des courtpointes qu'on aère avec l'arrivée du printemps. Oui, les paysages de la vie rurale d'autrefois nous le disent : les femmes ont toujours travaillé.

Regardez mieux autour de la croix du chemin : des bouquets ont été disposés, des fleurs ont été plantées, l'herbe a été coupée. Qui

croyez-vous remplit ces humbles occupations? Les femmes sont responsables du décor des rituels religieux qui scandent notre vie collective. Ce sont elles qui dressent les reposeirs, fabriquent les dentelles liturgiques, brodent les robes de baptême, empèsent et repassent les surplis et les rochets. Invisibles, elles ont mis en scène les cérémonies où pontifient les clercs. Mais toutes ces images représentent la vie rurale d'autrefois.

On le sait maintenant, le monde rural s'est transformé. La mécanisation et l'agriculture de marché ont modifié la configuration et le fonctionnement des fermes. La puissante *Union des producteurs agricoles* a transformé le cultivateur de naguère en producteur, justement. Les campagnes québécoises se sont enlignées progressivement sur l'économie globale. Dans un premier temps, ces modifications ont semblé marginaliser l'activité des femmes. Même les Cercles de fermières, qui à l'origine, en 1915, valorisaient l'« agriculture féminine » se sont, à partir des années 1940, concentrées plutôt sur l'artisanat domestique.

Mais depuis le milieu des années 1970, à l'instigation des membres de l'Association féminine d'éducation et d'action sociale (AFEAS), des femmes se sont penchées sur le statut des femmes collaboratrices des régions rurales et des femmes en agriculture.<sup>5</sup> Elles ont formulé des revendications essentielles pour faire reconnaître socialement et économiquement leur statut. Promenez-vous dans la campagne. Observez les silos qui poussent comme des champignons autour des fermes. Très souvent, le propriétaire y inscrit fièrement son nom. Depuis vingt-cinq ans, nous retrouvons de plus en plus un nouveau type d'inscription: Lise et Gilles Sigouin, Ferme Ferlap, mot constitué de la première syllabe des deux noms de famille du couple, ou toute autre manière de proclamer que désormais, les deux conjoints sont associés dans l'entreprise familiale. Les femmes ont obtenu que leur statut de « femme collaboratrice » soit reconnu par la loi et les institutions publiques. Elles ont obtenu que leur travail, modifié mais indispensable, soit maintenant visible et rémunéré. Voilà une revendication et un droit nouvellement acquis par les femmes qui se sont fauflés dans le paysage rural. En 1927, l'importante décoration du « Mérite agricole » avait été décernée à une veuve, qui avait acheté et développé une ferme familiale en Abitibi après la mort de son mari en 1916. Sur son diplôme, son nom est inscrit ainsi: « Madame veuve Philippe Croteau ». En 2002, sur le silo de cette ferme, on aurait pu lire : Ferme Éva Bouchard!

### Les paysages des quartiers résidentiels de nos villes

Notre histoire est récente. Sauf pour les villes de Québec et de Montréal, où les vieux quartiers sont marqués par des configurations urbaines d'allure européenne. Les paysages de nos principales villes remontent rarement au-delà de l'ère victorienne, ou le plus souvent au début du XX<sup>e</sup> siècle. À Sherbrooke, Saint-Hyacinthe, Arthabaska, Rivière-du-Loup, on préserve fièrement ces vieux quartiers, témoins d'un style de vie bien typé. Au centre de cette époque, la maison résidentielle témoigne de l'importance de la présence anglaise certes, et dans les Cantons de l'Est, de l'influence de l'architecture dite « vernaculaire », venue des États-Unis, mais surtout de l'émergence d'un nouveau concept d'habitation : la maison bourgeoise. Ce milieu de vie est absolument inédit, non seulement chez nous, mais dans tout le monde occidental. Désormais, les enfants ont leur chambre, les domestiques leurs quartiers et leur escalier; les pièces de séjour sont isolées de la rue par des rideaux et des tentures. Le passant peut entrevoir, à travers les rideaux, cet univers feutré protégé des duretés de la vie publique sous la lumière de lampes tamisées. Le salon devient la pièce principale, décorée avec soin, signe visible de la réussite sociale. Ce modèle se répand même dans les campagnes. Mais curieusement, dans les campagnes, ce salon reste inoccupé : on y pénètre uniquement pour la visite paroissiale! Il reste inoccupé parce que, justement, la maîtresse de maison est au travail. Dans les milieux bourgeois, le salon sert au thé, à la soirée de musique, à la lecture, à la conversation, au bridge. La maîtresse de maison est inoccupée : elle a des servantes dont elle gère l'emploi du temps.

L'époque victorienne est l'ère de l'idéal domestique, signe le plus visible de l'idéologie des deux sphères qui a déferlé sur l'Occident à la faveur de la révolution industrielle au XIX<sup>e</sup> siècle. Car cette étape majeure de l'histoire a entraîné l'émergence de la classe moyenne, dont le signe le plus visible est l'inactivité de l'épouse qui peut désormais se consacrer exclusivement aux soins de sa famille. Dans la sphère publique, les hommes, responsables de la vie politique et économique; dans la sphère privée, les femmes, responsables de la famille et des rapports sociaux. Ce modèle, qu'on croit à tort millénaire, n'a que 150 ans. Avant la révolution industrielle, toutes les femmes doivent travailler sauf dans la classe des aristocrates, une toute petite fraction de la population. À partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un groupe de plus en plus important de familles vivent le modèle du père pourvoyeur et de la mère ménagère. La maîtresse de maison a la responsabilité de créer cette atmosphère de bonheur et de paix à l'abri de la dureté et de la cruauté du monde extérieur. On lui attribue un

don naturel pour ces choses. Par l'ameublement et la décoration, elle doit transformer l'espace de la maison en un refuge utopique. Décorer ou arranger la maison est aussi un des rares moyens dont les femmes de familles bourgeoises disposent pour s'affirmer et occuper leur temps.

Ces maisons constituent aujourd'hui l'essentiel des parcours patrimoniaux qui sont offerts aux touristes de nos petites villes. Seul le décor a subsisté. Les femmes qui y circulaient sont maintenant invisibles : on ne les retrouve que sur les photographies, dans leurs longues robes couvertes de garnitures. Déjà, en 1898, un observateur de la mode, Adolf Loos notait : « Aucune période dans l'histoire n'a connu une aussi grande différence entre les vêtements de l'homme et ceux de la femme que la nôtre [...] La robe longue jusqu'aux chevilles est le symbole commun de celles qui n'ont pas à effectuer de travaux physiques [...] la femme appartenant à ces milieux n'est autorisée à aucune sorte d'emploi véritable ». <sup>6</sup>

Il faut réfléchir au fait que ce modèle de l'idéal domestique, si bref dans l'histoire universelle, continue de nous être présenté comme un modèle millénaire et éternel. Il faut réfléchir à la force des idéologies!

On aurait tort, toutefois, de penser que dans les villes du siècle dernier, on ne trouve que des maisons bourgeoises. À proximité des maisons de ces beaux quartiers, s'entassaient les maisons d'ouvriers, où vivaient celles qui étaient le plus souvent « obligées de travailler », à côté de leur mari et de leurs enfants, également au travail. Pour elles, la prescription millénaire du travail n'est pas changée. Seule différence : le travail ne s'exerce plus dans le cadre de la résidence domestique comme dans les fermes, les échoppes, les ateliers d'autrefois. Dans les quartiers ouvriers, la maison est un endroit misérable où on s'entasse pour dormir, où on manque des plus évidentes commodités, où on a froid, où le lait est contaminé... le paysage est gris, sombre et triste. Pendant ce temps, par la force de l'idéologie, le travail salarié des femmes est perçu comme une abomination en dépit de son indispensable nécessité économique.

Empilées sur trois étages, tout au moins ici à Sherbrooke, les maisons ouvrières se reconnaissent à leurs escaliers extérieurs qui réunissent de longues galeries en bois. Ailleurs, on les reconnaît à l'absence complète de terrain : la maison est construite directement sur le trottoir. Ailleurs encore, on les identifie au revêtement goudronné qui les recouvre. Ces paysages, qui nous sont connus par quelques photographies d'époque, et de rares tableaux, évoquent une période dure où la misère était visible, quotidienne et incontournable. L'absence d'arbres et de parcs accentue la différence avec les beaux

quartiers. Il est difficile d'apercevoir les femmes dans ces paysages où elles sont le plus souvent invisibles. On ne peut qu'imaginer leur vie difficile, où de déménagement en déménagement, elles ont tenté d'échapper à la pauvreté.

Par ailleurs, les historiens de l'espace urbain nous apprennent qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, plusieurs critiques de la ville industrielle sont apparues des deux côtés de l'Atlantique, et des projets urbains ont été conçus et même réalisés: cités-jardins, maisons en rangée, cités radieuses et autres projets utopiques. « De nombreuses analyses féministes soulignent le dénominateur commun de ces solutions de remplacement à la ville industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle : leur contribution à renforcer l'opposition entre l'espace public du travail et l'espace privé des maisons. Endossant les idéologies politique, économique et religieuse en place, ces projets, plutôt que de libérer la femme de son confinement à l'environnement domestique, ont renforcé la perception de la maison en tant que domaine de la femme ».<sup>7</sup> Un des principaux signes a été le remplacement de l'accumulation des bibelots dans la maison bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, par l'accumulation des gadgets pseudo-fonctionnels. « Pour être à la toute dernière mode, la femme moderne devait acheter les plus récentes inventions technologiques pour la maison. Si le lieu de prédilection de l'accumulation domestique pour la femme bourgeoise était le salon, pour la femme moderne c'était la cuisine ».<sup>8</sup> Cette tendance reflétait le fait que les maîtresses de maison avaient désormais de plus en plus de difficulté à trouver des domestiques et qu'elles étaient devenues ... les domestiques de leurs familles. Ce modèle s'est développé surtout en Amérique du Nord durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et nos petites villes s'y sont alignées, proposant ces rues bien droites, aux petites maisons individuelles, point mitoyen entre les quartiers bourgeois bien cossus et les quartiers ouvriers aux logements sombres et vétustes.

Stoppé par la grande crise des années trente et la guerre, période où les normes sociales et économiques étaient bouleversées par les contraintes économiques et politiques, ce mouvement urbain allait être repris de plus belle après la seconde guerre mondiale. Des banlieues tentaculaires sont apparues, qui isolaient cette fois les femmes dans leurs rues sans trottoirs. Venu des États unis, ce modèle péri-urbain a marqué l'ensemble des paysages québécois. Les bungalows poussaient comme des champignons le long des croissants, des avenues, des places, tout autour des villes anciennes et nouvelles. Or, au même moment, durant les années 1950 et 1960, la mystique féminine tentait de persuader les femmes qu'après les épreuves de la

crise économique et de la guerre, le bonheur résidait vraiment dans la vie domestique. La force de ce message est exprimée dans tous les magazines et rendue visible par l'omniprésence de ces inévitables litanies de bungalows et de leur indispensable compagnon : le centre commercial. « Plutôt que de produire les effets libérateurs envisagés, les théories transformèrent la maison entière en objet de consommation [...] Au contraire, le progrès pseudo-technique devint un motif pseudo-rationnel pour consommer [...] La rationalisation de l'environnement domestique eut pour effet d'augmenter la dépendance de la femme envers la technologie pour effectuer les travaux domestiques. Les standards de propreté devinrent excessifs et la façon d'élever les enfants un art ».<sup>9</sup> Dans ces banlieues, les femmes sont coupées du monde, loin de tout, de la vie active, du mélange des générations. Isolées, comme hors du monde, confinées à consommer au centre commercial et à faire le ménage compulsivement, à attendre que ceux de l'extérieur, enfants et mari, reviennent le soir. Cela n'est plus tout à fait vrai aujourd'hui, mais nous ne devons pas oublier que ce décor a représenté la réalité de milliers de femmes durant plusieurs décennies.

Lorsqu'on y pense, il est impossible d'examiner les paysages des banlieues sans y entrevoir les prescriptions contemporaines qui continuent de s'adresser aux femmes quand il est question de cuisine, de lavage, de ménage, de décoration, d'éducation. Il n'est pas possible non plus de passer sur les boulevards parsemés de centres commerciaux sans comprendre qu'au cœur de la vie contemporaine, se situe la consommation. Il est impossible, enfin, d'ignorer que les publicitaires pensent leurs campagnes en s'adressant principalement aux femmes.

### **Le paysage institutionnel**

Ce survol de nos paysages ne serait pas complet sans un regard sur tous les édifices publics, civils et religieux : églises, palais de justice, hôtels de ville certes, mais surtout le colossal réseau des œuvres destinées à l'éducation et à la charité. Collèges, couvents, pensionnats, hospices, orphelinats, hôpitaux, sanatoriums, maisons-mères, jувénats, ces constructions étaient, et sont encore, caractéristiques de l'espace québécois. Robert Lahaise a consacré une thèse de doctorat au paysage montréalais, en notant l'importance patrimoniale et architecturale de cet élément à Montréal.<sup>10</sup> Cependant, nous voudrions souligner le travail des femmes.

Les femmes ne sont pas seules, bien sûr, à œuvrer dans ces multiples institutions, mais elles ont été largement majoritaires. En

1965, on trouvait au Québec plus de 43 000 religieuses et environ 10 000 religieux.<sup>11</sup> Elles étaient quatre fois plus nombreuses! Notamment, leurs œuvres étaient plus variées. Les religieuses dirigeaient presque la totalité des hôpitaux et la plupart des œuvres charitables et sociales, alors que les œuvres des religieux étaient principalement concentrées en éducation. À travers ces édifices, vastes ou modestes, observés dans tous les paysages, sachons voir le travail gigantesque qui a été accompli, le plus souvent dans la gratuité. On oublie que pendant des décennies, l'argent nécessaire au fonctionnement des institutions ne provenait que des quêtes régulières, de la pension des élèves ou de quelques personnes hébergées. Qu'à partir de 1922, date de la première loi de l'assistance publique, hôpitaux, hospices, crèches, orphelinats, maisons d'accueil étaient financés uniquement par le *per diem* des bénéficiaires. Que la gestion de ces institutions était entièrement gratuite, alors que les services innombrables qui étaient coordonnés requièrent aujourd'hui une armée de cadres gestionnaires largement rémunérés. On ne sait guère que chacune de ces religieuses au travail a occupé une carrière très longue, ces femmes constituant un groupe de travailleuses compact, permanent et régulier. On ignore aussi le plus souvent la variété considérable des tâches qui ont été accomplies dans ces institutions. Nicole Laurin et Danielle Juteau ont trouvé dans les listes d'obédiences des congrégations féminines, plus de 175 emplois variés<sup>12</sup>, d'administratrices, de professionnelles, d'employées de bureau, d'employées de services, et même d'agricultrices. Gardons-nous de n'examiner que les coiffes variées de toutes ces religieuses. Sous l'habit religieux, il y a toujours, n'en doutons pas, une femme qui travaille.

Il ne faut pas oublier les écoles de rang, élément essentiel du paysage québécois. En 1951, on en comptait encore 5 125. À partir de 1953, on s'est mis à les fermer, mais on en construisait encore! Au début de la révolution tranquille, on n'en dénombrait plus que 500 environ.<sup>13</sup> Elles ont aujourd'hui presque toutes disparu. Vous connaissez sans doute quelqu'un qui habite désormais dans une ancienne école. Quelques-unes ont été transformées en musée.

Mais encore une fois, radiographions le paysage. Pendant plus d'un siècle, l'école de rang a signifié l'accès à l'alphabétisation pour des milliers d'enfants. On trouve encore au Québec des « rangs de l'école », des « rangs des écoliers », des « chemins de l'école » qui marquent de manière durable le paysage.<sup>14</sup> Et on peut voir, effectivement, sur nombre de photographies, des enfants marchant à l'école et des enfants réunis devant les maisons d'école. N'oublions

pas de voir toutefois, dans ces humbles constructions à clocheton, les milliers d'institutrices qui y ont travaillé pour un salaire de misère, qui ont accueilli dans un seul local, les enfants distribués dans sept degrés scolaires, qui ont chauffé le poêle, nettoyé les fenêtres et balayé la place; qui ont à l'occasion cuit la soupe et réconforté les enfants malades.

Ces petites écoles, qu'on retrouve encore au détour d'un chemin, voyons-les comme autant de monuments élevés au travail des femmes. Si nous examinons les monuments réels qui parsèment le paysage, nous devons constater que la mémoire officielle n'a guère fait référence aux activités des femmes. Nous avons consulté, à la société d'histoire de Sherbrooke, la liste des monuments de la ville de Sherbrooke.<sup>15</sup> Il y a davantage de canons (6) que de statues de la Sainte-Vierge (3)! Et bien sûr, seulement quatre figures de femmes : les statues de Sainte Thérèse d'Avila, Sainte Jeanne-d'Arc et Mère Léonie, et un haut-relief de Marguerite Bourgeoys, sur la façade du mont Notre-Dame! La robe qui habille l'ange de la rue King, symbole de Sherbrooke, parfois surnommé l'« ange à trois pattes », ne doit pas nous induire en erreur: les spécialistes n'ont pas encore déterminé quel est le sexe des anges! Par ailleurs, si on procède à l'inventaire des centaines de plaques souvenirs de l'Estrie, on n'en trouve qu'une seule commémorant un événement féminin : la fondation en 1911, du premier cercle des Women's Institutives à Dunham!<sup>16</sup>

### Parcours touristiques au féminin

Les paysages du passé ne nous renseignent pas suffisamment sur toute la réalité du passé. Il faut sans doute un effort particulier de recherche et de mise en contexte pour révéler de nouvelles connaissances et y situer la réalité des femmes. Heureusement, cette démarche est de plus en plus possible car chercheurs et surtout chercheuses tiennent à faire apparaître les femmes dans les lieux historiques. À l'été 2001, au village de Deschambault, deux expositions ont été présentées aux touristes dans l'ancien presbytère: « femmes de condition », galerie de 24 figures de femmes qui ont marqué l'histoire du Québec et « Condition de femmes », exposition de photographies de la vie des femmes d'aujourd'hui. Au Musée de la civilisation à Québec, il est possible de faire, dans la salle de l'exposition permanente intitulée « Mémoires », un parcours spécial intitulé « Les Québécoises ont aussi fait l'histoire ».<sup>17</sup> Grâce au travail de la muséologue Marie-Josée des Rivières et des historiennes Johanne Daigle et France Parent, visiteurs et visiteuses peuvent désormais faire une visite, au féminin, de ce haut lieu de la muséologie québécoise.

Enfin, depuis peu, des parcours patrimoniaux nouveau genre sont apparus dans quelques villes « historiques » du Québec. À Montréal, « L'Autre Montréal », un collectif d'animation urbaine, propose un circuit en autobus intitulé « Montréal au féminin ». <sup>18</sup> Conçu en 1992, au moment du 350<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Montréal, ce circuit évoque le rôle de Jeanne Mance et de Marguerite Bourgeoys lors de la fondation de Montréal. Il présente également les grandes institutions charitables dirigées par les religieuses, les différents types d'habitation offerts aux familles qui arrivaient en ville, le quartier des manufactures, l'ancien secteur du *red light*, les adresses des mouvements féministes et l'Université McGill, où les femmes ont eu accès en premier à l'instruction supérieure.

À Québec, les efforts ont été très nombreux. Un premier circuit, « La ville au féminin », a été réalisé en 1998 dans le cadre des activités de la Commission de la capitale nationale du Québec. Michèle Asselin en a été l'instigatrice. Ce parcours a été intégré en 2000 dans le projet « Mémoire d'elles », dirigé par France Parent, qui offrait trois randonnées pédestres dans le vieux Québec : « Une promenade avec des citoyennes », « Sur les traces des Québécoises » et « Les femmes en Nouvelle-France ». La richesse exceptionnelle du site de Québec permet plusieurs circuits. La *Société du patrimoine urbain de Québec* a intégré le second circuit dans sa programmation. Cette collaboration a porté fruit : des congressistes et des touristes de toute catégorie choisissent ce circuit par le biais de cet organisme. Le groupe « Mémoires d'elles » a cessé ses activités, mais France Parent a repris le relais avec « L'autre mémoire », et aux trois circuits originaux, elle a ajouté « L'éducation au Québec et son évolution : deux systèmes, deux cultures ». <sup>19</sup>

À Sherbrooke, un circuit touristique hors de l'ordinaire est conduit par un personnage fictif, la servante d'Alexander Galt : Mary O'Malley. « Traces et souvenirs » <sup>20</sup> est dû à la plume alerte d'Anne Dansereau et à la mise en scène de Lysanne Gallant. Ce circuit propose une visite du Sherbrooke et du Lennoxville d'autrefois, vus par les yeux d'une femme d'humble condition. D'autres personnages viennent lui prêter main forte durant le parcours : Andrew Paton, propriétaire d'une importante manufacture au XIX<sup>e</sup> siècle; Grace Thompson, une femme qui vient inscrire sa fille à l'Université Bishop's et expose les revendications des femmes au début du siècle; Gilbert Hyatt, propriétaire des premiers moulins qui sont à l'origine de Sherbrooke; et Geraldine Mollins, une pionnière qui vient se plaindre de l'état des chemins.

Ces initiatives sont intéressantes à plus d'un titre et permettent de penser que dorénavant, il ne sera peut-être plus possible d'examiner les divers créneaux de la recherche historique, sans y faire apparaître les femmes. « Il faut construire l'histoire des femmes pour transformer la mémoire collective ». <sup>21</sup> Nous osons espérer que ces quelques mots vous inciteront désormais à faire apparaître les femmes, non seulement dans tous les paysages, mais dans les recherches patrimoniales, les expositions et les activités de vos sociétés respectives.

## NOTES

- 1 L'auteure emprunte ce titre à celui de la traduction de l'ouvrage de Mary Meigs, *In the company of strangers*, (1992), ouvrage qui décrit sa participation au beau film de Cynthia Scott *The strangers in good company*, dont le titre en français est *Le fabuleux gang des sept*. Ce film raconte les deux jours passés par sept vieilles femmes, seules, dans une maison abandonnée, au cœur d'un paysage mélancolique. Mary Meigs, *Femmes dans un paysage*, Montréal, Trois, 1993.
- 2 D. Piché, « L'environnement a-t-il un genre? », dans *Recherches féministes, Lieux et milieux de vie*, volume 2, numéro 1, 1989, p. 3.
- 3 D. Piché, « L'environnement... », p. 3.
- 4 M. Dumont, *Découvrir la mémoire des femmes. Une historienne face à l'histoire des femmes*, Montréal, les éditions du remue-ménage, 2001.
- 5 AFEAS, *La femme collaboratrice du mari dans une entreprise à but lucratif, 1975-1976*. Montréal, AFEAS, 1976.
- 6 A. Loos, *Spoken into the void : Collected essays*, cité dans Carole Després, « De la maison bourgeoise à la maison moderne. Univers domestique, esthétique et sensibilité féminine », *Recherches Féministes*, Vol. 2, no 1, 1998, p.6.
- 7 C. Després, « De la maison bourgeoise... », p. 9.
- 8 C. Després, « De la maison bourgeoise... », p. 13.
- 9 C. Després, « De la maison bourgeoise... », p. 13.
- 10 R. Lahaise, *Les édifices conventuels du Vieux Montréal : aspects ethno-historiques*, LaSalle, HMH, « Cahiers du Québec », 1980, 597 p.
- 11 B. Denault, « Sociographie générale des communautés religieuses au Québec », dans *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal / Université de Sherbrooke, 1975, p. 42-43.

- 12 N.Laurin et al., *A la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*, Montréal, Le Jour, 1991. Voir Ch. 7 : « Les religieuses, pierre angulaire de la main d'œuvre féminine », p. 223–240. D. Juteau et N. Laurin, *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1997. Voir Annexe 4, p. 184–190.
- 13 J. Dorion, *Les écoles de rang au Québec*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1979, p. 77–92.
- 14 J. Dorion, *Les écoles de rang...*, p. 296.
- 15 *Monuments divers à Sherbrooke*, Sherbrooke, Société d'histoire de Sherbrooke, s.d., 2 pages. Document de travail.
- 16 R. Fournier, *Lieux et monuments historiques des Cantons de l'Est et des Bois-Francs*, Sherbrooke, Éditions Paulines, 1978.
- 17 M.-J. des Rivières, *Mémoires. Les Québécoises ont aussi fait l'histoire*. Scénario de visite commentée active, Québec, Musée de la civilisation, 1994, 38 p.
- 18 *Montréal au féminin*, Collectif « L'autre Montréal », Montréal, 1992.
- 19 Ces renseignements m'ont été aimablement communiqués par l'historienne France Parent.
- 20 A. Dansereau, *Traces et souvenirs*, Sherbrooke, Circuit touristique animé, 1998.
- 21 M. Dumont, *Découvrir la mémoire des femmes...*, p. 146.

